Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 11

Artikel: La cigale et la fourmi
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180807

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Et le profil pas du tout grec :
Au lieu de nez, un affreux bec
Recouvrait la bouche divine
Qui vers l'oreille finissait.
Cependant l'artiste admirait
L'image grossière et trapue
Du vilain dieu qu'il adorait,
Et grattant sa tête crépue,
Quel dommage qu'un dieu si beau,
Pensait-il, se réduise en eau,
Dès que l'été viendra; mais j'y sais un remède,
Il est, non loin d'ici, dans le creux d'un rocher,
Une grotte profonde, et je vais quérir l'aide
De quelques bons amis; nous pourrons y cacher
Le chef-d'œuvre; je veux qu'idole impérissable,
Du peuple des Lapons protecteur redoutable,
A jamais il soit invoqué.
Nos Lapons, tout ravis, empoignent la statue
Et transportent leur dieu récemment fabriqué
Au fond de la caverne, où chacun s'évertue
A lui témoigner son amour.
Ils lui baisent les pieds cent et cent fois le jour.
Hélas! avant l'été, la misérable idole
N'ayant plus de soutiens, tomba de sa console
Aplatissant tout net quelques adorateurs.
C'est le sort des flattés et celui des flatteurs.

J. B.

La journée de jeudi, 3 mars, a été un digne précurseur de ces beaux jours de printemps, où la nature entière se réveille et invite à jouir de ces vues à la fois enchanteresses et grandioses dont notre chère Suisse a le privilége exclusif, et qui ont leur langage plus émouvant, plus éloquent même que ce que les littératures offrent de plus beau. Si donc quelque amateur, et il n'en manque pas chez nous, Dieu merci, muni d'une lunette, s'est placé sur un belvédère quelconque, ou s'est donné la peine de monter au Signal, il aura aperçu, dans l'après-midi, un petit drapeau flotter au sommet des rochers de Naye (2044 mètres ou 6813 pieds). En effet, nous avons appris que deux des membres de la section vaudoise du Club alpin étaient partis le matin à 8 h. 3/4 pour Vernex-Montreux, que de là ils s'étaient dirigés vers cette sommité, l'une des reines de nos montagnes, et que ne se laissant rebuter par aucune difficulté (mauvais pas, neiges ramollies, submersion presque totale) ils sont parvenus enfin au terme de leur course. Si Naye est réputée à juste titre, si les personnes qui l'ont gravie ont été favorisées et en conservent un souvenir ineffaçable, la vue qui se déroule est encore plus saisissante quand les sommités sont recouvertes de leur manteau immaculé. A l'occident, le lac plus azuré que les cieux, la vie qui se manifeste sur ces découpures si gracieuses, et qui monte des rives du Léman jusque sur le plateau où l'on remarque Châtel, Palézieux, Oron, etc., ces vallées de la Gruyère, de Château-d'Œx, de l'Etivaz, de l'Hongrin, de la Tinière qui soupirent, semble-t-il, après ce soleil printanier, tout cela est grand, tout cela produit une vive impression. Mais bientôt les regards s'élèvent comme les pics sourcilleux et c'est alors qu'on a un spectacle infini comme le Créateur de toutes ces merveilles. On se retrouve aux grands jours d'été, comme perdus dans ces immenses glaces qui entourent le Jardin, la Plaine morte, la Tête Blanche, la Cima di Jazzi, le Strahleck, etc.

Courage donc, clubistes et amateurs! Cette transition entre l'hiver et l'été a beaucoup de charmes. La saison venue, vous n'aurez pas le temps peut-être de partir pour les lointaines montagnes; profitez donc de ce que l'hiver est encore à notre porte pour vous donner une idée de ce qu'est l'ascension de nos hautes cimes.

Plusieurs journaux ont parlé dernièrement d'une charmante soirée dramatique et littéraire, donnée par les élèves du collége d'Yverdon, dans le courant de février.

Nous avons l'avantage d'offrir aujourd'hui à nos lecteurs un des plus jolis morceaux du programme de cette soirée, dû à la plume de M. le professeur Ch. Wulliémoz. S'inspirant des beaux dessins dont Gustave Doré a illustré les œuvres de Lafontaine, et où l'artiste a remplacé les animaux de la fable par de véritables personnages, M. W. a dramatisé avec beaucoup de bonheur *la Cigale et la Fourmi.* Il en a fait une délicieuse petite pièce de théâtre que des vers faciles, des situations intéressantes, des scènes d'une grande fraîcheur, font lire jusqu'au bout avec un vrai plaisir.

La Cigale et la Fourmi.

FABLE DRAMATISÉE

Dédiée à mon ami Louis RUCHONNET, conseiller d'Etat.

Ch. Wulliémoz.

Un soir de juillet, au pied du Jura.

La scène représente une forêt; à gauche, on voit une ferme isolée; devant la maison, un banc rustique sur lequel une femme file au rouet. Une petite fille couche sa poupée et un petit garçon élève un château de cartes sur une table. De temps en temps on entend japer un chien. Le ciel est sombre, et parfois dans la forêt les rafales du vent gémissent dans les arbres, des éclairs sillonnent le théâtre, des roulements de tonnerre encore éloignés annoncent l'approche d'un orage, et de grosses gouttes de pluie rebondissent sur le toit.

Personnages.

ROSE DUPIN, 35 ans.
ABRAM DUPIN, 40 ans.
ANNETTE, leur fille, 5 ans.
HECTOR, leur fils, 10 ans.
PIERRE ou PIERREFLEUR, domestique, 30 ans.
ELISE, servante, 20 ans.
DESDÉMONE, étrangère, 20 ans.

Costumes.

Rose Dupin est mise en riche campagnarde du canton de Vaud. Son mari est vêtu en bûcheron. Les enfants sont coquettement accoutrés; Annette surtout, c'est sa fête. Le valet est mis en boveyron; la servante, en domestique de campagne. L'étrangère, en robe noire, un peu fatiguée, une guitare à la main:

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE DUPIN. HECTOR. ANNETTE.

Rose Dupin.

On dirait qu'il commence à pleuvoir; un orage
Se prépare, et le ciel, sous un épais nuage,
S'assombrit; un grand vent s'élance du Jura.
Hector, dans un instant la foudre éclatera;
Il faut rentrer.

Hector

Attends un moment, bonne mère.
Mon château n'est pas fait, et je veux que mon père
L'admire avec ses tours, ses ponts-levis, ses toits
Aussi hauts que les toits de Champvent. Mère, vois,
Vois comme il monte! Attends encore une minute.
Ah! qu'il est beau! mais crac! Le voilà qui culbute!
Oh! que c'est ennuyeux! Tout mon travail perdu!
Mais c'est ta faute aussi. Tu me distrais, vois-tu?
Si je veux réussir, il faut être tranquille.
Si tu me parles, paf! ma peine est inutile!
Recommençons.

Annette (devant sa poupée au berceau.)

Enfin, la voilà qui s'endort,
Elle ne pleure plus. Sous ses beaux cheveux d'or
On dirait qu'elle rêve et sa bouche mignonne
Semble rire ou prier. Oh! la douce personne!
Bientôt en souriant elle s'éveillera,
Ses beaux rêves alors elle me les dira!
Oh! qu'on a de bonheur quand on est mère!

Rose Dupin.

Annette,
Mon enfant adoré; c'est aujourd'hui ta fête,
Sous ton chevet la fée en souriant a mis...

Annette.

Oh! quoi, mère? Des fleurs, des rubans, des habits
Pour ma poupée?...

Rose Dupin.

Entrons, tu verras...

Hector.

Mère, écoute!
On dirait qu'on entend gémir là sur la route,
Au bord du bois!

Rose Dupin.

Grand Dieu! quelque pauvre passant,
Un accident peut-être, et ton père est absent.
Cet homme est enragé; toujours mêmes fredaines.
Il est au bois depuis ce matin pour des frênes
Dont il veut apprêter quelque manche d'outil.
Enfants, vite, rentrons! Le valet que fait-il?
(Elle court à la porte.)
Pierre, Pierre. Accourez!

SCÈNE II.

ROSE DUPIN. HECTOR. ANNETTE. PIERREFLEUR.

Pierre.

Que voulez-vous, madame?

Rose Dupin.

Pierre, on entend au bois comme une voix de femme
Qui se plaint; allez voir, Pierrefleur, ce que c'est.

Pierre.

On y va, n'ayez peur! Ouf, quel vent!

Rose Dupin.

Si c'était
Un accident! Le temps est devenu bien sombre,
L'orage gronde au ciel, le vent pleure dans l'ombre,
Hâtons-nous de rentrer, enfants! Prends mon rouet
D'un bout, Hector, et toi, mignonne, ton jouet;
Hâtons-nous!

Hector.

Un moment, ma mère, il faut attendre,
Pierre va revenir. Il me semble l'entendre
Qui parle avec quelqu'un, là-bas sous les sapins.
Attendons!

Rose Dupin.

Mais qui peut errer sur les chemins
Par un temps aussi noir? Des vagabonds sans doute.
Hector! va détacher le chien.

Hector.

O mère, écoute, écoute!
C'est une pauvre femme, oui, j'en entends la voix;
Elle prie, elle vient vers nous, tiens, je la vois.
Ses vêtements trempés semblent collés sur elle,
Et Pierrefleur soutient sa marche qui chancelle,
Une guitare pend à son bras décharné,
A ses traits, on voit bien qu'elle a longtemps jeûné.
Mais pourtant qu'elle est belle et douce et gracieuse!

Annette.

Ah! de sécher ses pleurs je serai bien heureuse,
Ma mère, à notre table, il la faut faire asseoir.
Et la loger (pour rien) dans un bon lit ce soir.

Rose Dupin.

Il faudra voir, enfants, ce que veut cette femme.
On est trompé souvent en écoutant son âme.

SCÈNE III.

ROSE DUPIN. HECTOR. ANNETTE. PIERREFLEUR. DESDÉMONE.

(L'étrangère, appuyée par Pierrefleur, arrive sur la scène et reste debout dans une attitude suppliante. Ses vêtements sont trempés, ses pieds souillés de boue. Sa guitare pend à son épaule droite. Son maintien plein de mélancolie indique la souffrance et le désespoir.)

Pierrefleur (la montrant du doigt.)

Enfin, je vous l'amène. Oh! madame Dupin,
Elle était là, couchée au pied d'un vieux sapin,
Sans mouvement. Voilà! c'est une Italienne.
Ces gens, ça court toujours sans que rien les retienne
Dans leur pays. Rôdeurs! C'est comme les oiseaux.
Ça dort, par tous les temps, sur le bord des ruisseaux,
Au coin des bois, qu'il vente ou qu'il tonne ou qu'il neige:
Et puis ça crève un jour dans un fosse, que sais-je?
Que le diable soit fait de tous ces vagabonds!
A les ramasser tous nos gendarmes sont bons!
On devrait les chasser dans leur pays...

Desdémone (à madame Dupin.)

Madame,
Cet homme est dur envers une humble et pauvre femme
Que l'orage a surprise et qui pleure de faim.
Depuis trois jours, je vais sans un morceau de pain.
Je viens de loin, mes pieds sont enflés. Epuisée,
Sur la mousse des bois je me suis affaissée;
J'espérais que bientôt j'allais mourir. Hélas!
Dans ces lieux désolés j'attendais mon trépas,
J'écoutais tristement éclater la tempête,
Et sous les coups du sort j'avais courbé la tête
Quand il m'a fait lever. *(Montrant Pierre.)*

Rose Dupin.

Femme, d'où venez-vous?

Desdémone.

Du pays dont les fleurs et les fruits sont si doux;
Où l'oranger fleurit, de la brune Italie!
Ces pays enchantés où commença ma vie
Malheureux, n'avaient pas de pain pour me nourrir.
L'artiste y tend la main. Hélas! Il fallut fuir.
J'ai traversé les monts qu'un blanc tapis couronne
Chantant dans les chalets, pour une maigre aumône,
Les bergers m'abritaient sous leur toit quelque fois:
Je les faisais pleurer par les sons de ma voix.
Je répétais pour eux les chants de ma patrie,
Puis y mêlant aussi les noms de l'Helvétie,
Je disais les combats nés pour la liberté.
Un peuple ardent et fier, dans la gloire enfanté,
Les travaux des bergers, les vertus des vieux âges
Et le flambeau des arts allumé par les sages.
Les vieillards, les enfants m'écoutaient tous alors
Et leurs voix répétaient mes vers et mes accords.

Rose Dupin.

Pauvre femme! Pourtant dans cette vie errante
Le cœur doit s'altérer, il faut dresser sa tente
Quelque part; la vertu s'émousse à tant courir,
Et vos chansons jamais ne sauraient vous nourrir,
On pense ainsi chez nous. Avez-vous des enfants?

Desdémone.

Non, Madame.

Rose Dupin.

Un époux?

Desdémone.

Mes chants sont mes enfants
Et mon époux, c'est l'art, je n'en eus jamais d'autre.

Rose Dupin.

Oh! combien votre sort est différent du nôtre
Et qu'il doit être amer ? Toute seule ici-bas,
Sous la voûte des cieux porter en vain ses pas,
Errer de lieux en lieux, sans parents, sans famille,
Sans amis, ce doit être affreux pour une fille!

Desdémone.

Oh! Madame, pitié pour ceux qu'un chant séduit,
Pour ceux que le génie amer entraîne à lui,
Pitié pour les petits oiseaux de la pensée,
Pour ceux qui n'ont qu'un nid sur la branche bercée,
Qui vivent du soleil et passent en chantant.

Hector (à sa mère.)

O mère! Ayons pitié de cette femme.

Desdémone.

Enfant,
O bel enfant! ton cœur s'émeut de ma misère,
Et mieux que moi tu sais répéter ma prière.
(A madame Dupin.)
Mère, pour endormir ces doux anges, le soir
Il te faut quelquefois des chansons, s'il fait noir,
S'ils ont peur, n'est-ce pas, dans leur couche tremblante?
C'est un chant triste et doux que ta bouche leur chante,
Parfois la poésie est utile, tu vois,
Elle endort les bergers et les enfants des rois.

(Pierrefleur tire madame Dupin par la manche et lui parle à l'oreille en montrant du doigt l'étrangère. — Après un moment de silence, l'étrangère s'écrie en tremblant.)

Voulez-vous me chasser? Oh! grâce, s'il vous plaît.

Hector.

Mère, moi je lui donne et ma couche et mon lait.

Pierrefleur.

Un morceau de pain noir! Va, cela peut suffire.
En Suisse on ne vit pas pour chanter et pour rire;
On travaille et l'on chante après au cabaret.
Après tout, cette femme est plaisante; on dirait
Que la maison Dupin est pour elle une auberge.
Connus ces vagabonds! Parfois on les héberge.
Pour toute récompense, ils vous mettent le feu!
Rien que du pain.

Desdémone.

Madame, un gîte, au nom de Dieu.

(Les enfants pleurent en se tenant à la jupe de leur mère. Celle-ci est indécise encore. On entend un pas lourd, et un paysan, un fagot sur l'épaule, sort du bois et s'avance vers les acteurs. L'orage redouble.)

(La fin au prochain numéro.)

Lausanne, 8 mars 1870.

Messieurs,

Après avoir lu les derniers numéros de votre journal, j'ai cru un instant qu'oubliant votre programme, vous alliez vous lancer dans la politique, ce champ si ingrat et cependant si séduisant pour plusieurs. Mais, je m'empresse de le reconnaître, vos articles sont des plus inoffensifs. Des appréciations générales sur le mouvement politique actuel; le sincère désir de voir nos mœurs électorales s'améliore ret le vœu populaire s'exercer libre de cabale et de rivalités personnelles; une aversion profonde pour toute espèce de pression en matière politique, tels sont, je crois, les sentiments qui vous ont inspiré les réflexions que vous avez publiées.

Il est bon, du reste, que le *Conteur*, tout anodin qu'il soit, dise quelquefois son mot dans ce sens. Car, en racontant certaines choses sous une forme qui ne blesse personne, on peut trouver moyen de dire les plus grandes et les plus utiles vérités.

Ceci semble m'autoriser à vous communiquer quelques lettres écrites à mon ami Paul, à Paris, qui m'a toujours témoigné le désir d'avoir quelques renseignements sur notre vie sociale et politique, ainsi qu'une description de notre cher Lausanne dont je lui parlais toujours avec enthousiasme, lors de mon séjour dans la grande capitale.

Ces lettres, que je continue encore aujourd'hui, n'étaient point destinées à la publicité; aussi y trouverez-vous maints détails intimes et familiers qui ne sont nullement propres à intéresser vos lecteurs. Je vous autorise en conséquence, à retrancher tous ceux qui ne sont pas nécessaires à l'enchaînement des faits principaux.

Si toutefois vous n'acceptez pas ces lettres, vous voudrez bien les tenir à ma disposition au bureau de votre journal où je les ferai retirer sous peu.

Veuillez croire, Messieurs, à mes sentiments affectueux. Emile ***.

Le manque d'espace nous force de renvoyer au prochain numéro la première des *Lettres à mon ami Paul*, dont parle notre correspondant.

La livraison de *mars* de la Bibliothèque universelle et Revue suisse vient de paraître à Lausanne et contient les articles suivants : I. La liberté individuelle et les établissements d'aliénés, par M. le Dr *Adrien Dumur*. — II. Etudes contemporaines. — Charles Didier, par M. *Frédéric Frossard*. (Troisième partie). — III. Les chemins de fer suisses et les passages des Alpes, par M. *Edm. Tallichet*. (Troisième partie). — IV. Huit jours dans un château en France. Nouvelle, de Mme *Adelaïde Sartoris*. (Troisième et dernière partie). — V. Causeries parisiennes. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Histoire des trois premiers siècles de l'église chrétienne, par *E. de Pressensé*, IIIe série.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

OBLIGATIONS VILLE DE PARIS 1865

Tirage du 15 mars 1870.

Prime principale fr. 150,000.

21 primes obtiennent fr. 285,000.
Une demi-obligation pour ce tirage coûte fr. 8.
Une obligation » » » fr. 15.
Envoi franco de la liste des numéros sortis.
Agence de Publicité **Vérésoff & Garrigues**, place Bel-Air, à Genève.

Chez L. MONNET
au bureau du CONTEUR VAUDOIS

CARTE CÉLESTE
avec horizon mobile.

sur laquelle un mécanisme très simple indique l'état du ciel à un moment quelconque de la journée. Les personnes les moins exercées aux observations astronomiques peuvent facilement au moyen de cette carte, apprendre à connaître les diverses constellations. Elle porte, du reste, une explication très claire sur la manière de s'en servir. — Prix : 4 fr.

Expédition par la poste, contre remboursement.

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.